

Mercillon (Henri) - *Cinéma et monopoles. Le Cinéma aux Etats-Unis : Etude économique.*

Monsieur Henri Bartoli

---

Citer ce document / Cite this document :

Bartoli Henri. Mercillon (Henri) - *Cinéma et monopoles. Le Cinéma aux Etats-Unis : Etude économique.* In: Revue économique, volume 6, n°3, 1955. pp. 513-514;

[https://www.persee.fr/doc/reco\\_0035-2764\\_1955\\_num\\_6\\_3\\_407122\\_t1\\_0513\\_0000\\_001](https://www.persee.fr/doc/reco_0035-2764_1955_num_6_3_407122_t1_0513_0000_001)

---

Fichier pdf généré le 27/03/2018

lisation du machinisme en Europe de l'Ouest, et spécialement en France. Si cette étude n'épuise pas un sujet, d'ailleurs très vaste, elle a du moins l'immense mérite de poser les problèmes, et d'indiquer les cadres et les caractères fondamentaux de la révolution mécanique appliquée à l'agriculture.

*La Modernisation de l'agriculture* est constituée par une série d'articles parus en 1953 dans la *Revue Economique* (n° 5). Il convient de signaler spécialement à l'attention du lecteur l'article sur la productivité dans l'agriculture, celui qui concerne la viticulture, et celui qui s'intitule : « Les Equivoques du pool vert ». « L'Avenir de la viticulture » analyse l'état endémique de crise dans lequel est enfermée l'économie viticole ; il indique des solutions : on aimerait qu'un prochain article étudiât de manière précise les solutions concernant le Languedoc, en particulier les projets d'irrigation et les mesures financières à prévoir. L'article sur le pool vert n'est pas tendre — et à juste titre à mon avis — pour les promoteurs du plan, surtout pour cette apparence de volonté internationale d'accord masquant le désir de résoudre des difficultés agricoles nationales, et surtout françaises ; il serait bon aussi d'examiner les différences de prix entre les agricultures concurrentes, à supposer que cette étude n'ait pas un caractère rétrospectif : car y a-t-il encore un homme sérieux pour croire au pool vert ?

Le livre de Malenbaum est consacré à l'économie du blé ; c'est un bon livre qui étudie tous les aspects de l'économie du blé, sauf les aspects physiques dont il n'est fait qu'une timide mention. L'idée maîtresse est l'inadaptation de l'offre à la demande, et la crise qui en est l'automatique conséquence. De là, une série de chapitres, précis et denses, étudiant les divers aspects de la production, ses variations, celles du rendement, celles des surfaces cultivées en blé. Pourquoi faut-il qu'un organisme d'édition célèbre et qu'un spécialiste connu arrêtent une étude sur le blé en 1939 dans un livre paru en 1953, et qu'au surplus l'auteur ignore systématiquement dans sa bibliographie des ouvrages sur l'économie du blé classiques et excellents qui n'ont que le défaut d'être écrits en français ?

Jean CHARDONNET

MERCILLON (HENRI) — *Cinéma et monopoles. Le Cinéma aux Etats-Unis : Etude économique.* — Paris, A. Colin, 1953. In-8°, XII-204 p. (Centre d'Etudes économiques, Coll. « Etudes et mémoires », 13) 700 fr.

Ce livre rendra de grands services. Non seulement il nous permet de connaître l'histoire économique du cinéma américain, le degré de subordination de ce cinéma aux banques, l'échec de la lutte anti-trust, mais encore il nous révèle bien des tares d'un art massivement soumis au règne

de l'argent. Le procès intenté aux grandes compagnies, peu après la seconde guerre mondiale, nous vaut d'apprendre qu'aussi bien l'accusation que la défense entendent par « la meilleure marchandise » le film « à gros coûts ou à gros rapports d'exploitation » (p. 28) et identifient la valeur esthétique à « une catégorie économique ».

La partie que Mercillon consacre à l'étude des causes et des conditions de la concentration du cinéma aux Etats-Unis est plus intéressante encore que la partie proprement historique. Nous y voyons les compagnies tenir compte des « risques de consommation » liés au contenu intellectuel, moral ou social des films. Si le cinéma américain est généralement si vide devant la question sociale, c'est qu'il ne peut aborder les rapports du capital et du travail qu'avec des précautions extrêmes : les capitalistes, les bailleurs de fonds, les producteurs, veillent à ce que leur prestige ne soit pas atteint. Orson Wells dut batailler ferme pour imposer son *Citizen Kane* en 1941 et la sortie des *Raisins de la colère* entraîna de forts remous chez les grands propriétaires des vergers californiens. Et que dire des principes généraux du code de production : « 1° Aucun film ne doit être produit qui puisse abaisser le niveau moral du public. Par conséquent, la sympathie du public ne pourra jamais se porter vers le crime, les mauvaises actions ou le péché. 2° On devra présenter des niveaux de vie corrects en rapport seulement avec l'action et le divertissement. 3° On ne devra pas ridiculiser la loi naturelle ou humaine ni créer de la sympathie à l'égard de ceux qui la violent » (p. 60). Rapprochons-les du fait que les « major companies » ont intérêt lié avec le haut capitalisme américain, et nous comprenons que Mercillon puisse écrire : « Certains sujets seront donc interdits et rares seront les concessions à l'opinion publique. Le système concourt à renforcer les vieux mythes de l'« american way of life » et permet de noyer les revendications sociales dans le flot des romances sucrées » (p. 61). La lettre de la Production Code Administration à Samuel Goldwyn lui recommandant de moins insister « sur le contraste existant entre les conditions des pauvres dans leur logement et celles des riches dans leurs appartements » est singulièrement éloquente.

L'Américain va en moyenne 35 fois par an au cinéma, l'Anglais 28, le Français 7. En moyenne 70 millions de spectateurs fréquentent les cinémas chaque semaine aux Etats-Unis, contre 27 en Angleterre et 7 en France. La force de propagande d'une telle industrie, accrue encore par la prodigieuse multiplication des postes de télévision (11.000 appareils en service en 1946, 14 millions en 1952) ne laisse pas d'être inquiétante. Les grandes compagnies exploitent à fond, nous dit Mercillon, le mythe américain de la Big Money, critère de la respectabilité sociale et facteur de succès (p. 75), et exercent une pression si intense qu'on peut douter du libre arbitre d'un grand nombre de spectateurs. La technique est l'un des enjeux du siècle, Ellul a raison de le dire, mais comment ne pas poser le problème du pouvoir dans l'économie moderne devant de tels faits ?

Henri BARTOLI